

LES ARTS

Une exposition fort controversée vient d'ouvrir ses portes au Museum of Arts de Brooklyn, à New York, donnant lieu à un bras de fer sans précédent entre le maire de la ville, Rudolph Giuliani, les responsables du musée et une bonne partie du monde des arts de la métropole américaine.

ALEXANDRA SZACKA
COLLABORATION SPÉCIALE

New York — «Le contenu de cette exposition peut provoquer un choc, des vomissements, la confusion, la panique, l'euphorie et l'anxiété.» En publiant cette parodie d'avertissement médical, destinée à attirer le tout-Manhattan plutôt blasé, les responsables de l'exposition *Sensation* pensaient avoir tout prévu. C'était sans compter avec les sensibilités religieuses et morales du maire de New York, Rudolph Giuliani.

Avant même que l'exposition n'ouvre ses portes, le maire a lancé un ultimatum: si l'exposition a lieu comme prévu, le musée peut oublier sa subvention municipale de 7,2 millions \$ US. D'autres menaces ont suivi au fil des conférences de presse quotidiennes. Qualifiant les œuvres exposées de «*trucs malades*», Giuliani a laissé entendre qu'il pourrait également expulser le musée de son édifice, propriété de la Ville, ou encore dissoudre son conseil d'administration.

Sans perdre de temps, la direction du musée de Brooklyn a riposté en engageant l'avocat Floyd Abrams, grand spécialiste du Premier Amendement de la Constitution américaine qui protège la liberté d'expression. Après avoir intenté une poursuite en Cour fédérale contre le maire et la Ville de New York, le musée a ouvert l'exposition au public comme prévu, attirant une assistance record de presque 10 000 personnes dès le premier jour. La Ville a répondu du tac au tac en amenant elle aussi le musée devant le tribunal et en gelant le versement de la subvention, près d'un demi-million de dollars, dû pour le début d'octobre.

Beaucoup de bruit pour rien

Mais de quoi s'agit-il, exactement? Qu'est-ce qui a pu choquer à ce point le bon maire d'une ville où la provocation et la transgression des tabous font partie du quotidien comme l'air qu'on respire? Quatre-vingt-dix peintures, sculptures, photographies et installations sont l'œuvre d'une quarantaine de jeunes artistes britanniques. Leur point commun: elles font toutes partie de la collection privée du roi de la pub, Charles Saatchi, connu pour son

VOIR PAGE B 2: NEW YORK

Ron Mueck: *Angel*, 1997 coll. Saatchi

New York

choquée

VOUS AVEZ DIT: DE L'ART?



TÉLÉ

Le gars et la fille font école
Page B 3

THÉÂTRE

Belles soeurs italiennes
Page B 4

CHRONIQUE CULTURELLE

La bohème et le high-tech
Page B 10

Cinéma

Page B 5

Disques

Page B 8

Musique

Page B 10

LES ARTS

NEW YORK

Des voix de plus en plus nombreuses, et parmi les plus prestigieuses, commencent à s'élever pour dénoncer une certaine expression artistique

SUITE DE LA PAGE B 1

gout de la provocation comme collectionneur mais aussi comme faiseur d'images. C'est lui qui, grâce à une campagne de publicité choc, a contribué à la victoire électorale de Margaret Thatcher en 1979.

Sensation n'en est pas à sa première apparition publique. Elle a déjà été montrée à l'Académie royale de Londres ainsi qu'à Berlin. Partout, elle a provoqué la controverse, mais nulle part la réaction des pouvoirs publics n'a été aussi radicale qu'à New York.

Il est vrai que l'avant-garde de l'art britannique n'y va pas de main morte. La sculpture intitulée *Zygotic Acceleration*, par exemple, œuvre des frères Chapman, présente une multitude de corps d'enfants soudés à la siamoise, nez en forme de pénis et bouches en forme d'anus. Immenses contenants remplis de formol qui enferment tantôt vache ou cochon sciés en tranches, tantôt requin ou agneau entiers, sont la marque de commerce de Damien Hirst, dont une exposition solo est prévue à New York pour cet automne. *Self*, l'œuvre de Marc Quinn, est en fait une reproduction de la tête de l'artiste, faite de son propre sang et gardée dans un contenant réfrigéré. Un peu plus loin, un immense portrait de la meurtrière d'enfants

Myra Hindley est composé de centaines d'empreintes de petites mains innocentes.

Mais ce ne sont pas ces œuvres, dont le principal mérite est de provoquer (ou de faire réfléchir, c'est selon), qui ont eu un effet foudroyant sur l'imaginaire du maire Giuliani. L'objet de scandale porte un titre on ne peut plus innocent: *The Holy Virgin Mary*. Il est l'œuvre de l'artiste d'origine nigérienne Chris Ofili. Ce tableau-collage représente une Vierge Marie noire. Le hic, c'est que son sein droit dénudé est fait d'une bouse d'éléphant séchée et que tout autour, telle une multitude de petits angelots, flottent des parties intimes de l'anatomie féminine découpées dans des revues pornographiques.

Cachez cette crotte que je ne saurais voir!

En bon catholique, Rudolph Giuliani s'est dit offensé par le tableau d'Ofili qui, pourtant, est un des plus beaux de cette exposition. L'artiste, lui-même catholique pratiquant, a eu beau affirmer que les excréments d'éléphant symbolisent le pouvoir et la fertilité en Afrique; les angelots découpés dans les revues porno ont peut-être l'air tout à fait innocents (il faut vraiment savoir pour le voir), rien n'y fit. «C'est une campagne anticatholique», continue

d'affirmer le maire. «Un tel affront à la religion juive ou musulmane aurait été inacceptable.»

L'art de la politique ou la politique de l'art

Selon plusieurs observateurs, le prétexte est tellement mince qu'il doit y avoir d'autres motivations derrière l'indignation de Giuliani. Or c'est un secret de Polichinelle que le maire de New York se prépare à être candidat au poste de sénateur de l'État de New York aux prochaines élections. «Sa motivation est transparente. Il est à la recherche de voix dans le nord de l'État. Il y a beaucoup de gens qui sont catholiques. Ils sont démocrates normalement, mais conservateurs du point de vue de la moralité», affirme Craig Charney, politologue et sondeur à New York. Ce qui est suspect, selon Charney, c'est qu'il s'agit essentiellement d'une seule œuvre dont l'auteur est loin d'être un anticatholique notoire, en plus d'être un peintre reconnu, qui vient de recevoir une des principales distinctions dans le monde de la peinture en Grande-Bretagne, le prix Turner.

Le coup a-t-il été bien calculé politiquement? Seule l'histoire le dira. En attendant, un sondage fait il y a quelques jours par le First Amendment Center démontre que 57 % des Américains estiment que le Musée de Brooklyn devrait avoir le droit de montrer l'exposition et 85 % considère

En bon catholique, Rudolph Giuliani s'est dit offensé par le tableau d'Ofili qui, pourtant, est un des plus beaux de cette exposition.

Que sont les artistes devenus?

La première réaction du milieu des arts et de la liberté d'expression a été d'indignation, bien que non unanime. Par exemple, 22 seulement parmi la trentaine d'institutions artistiques de New York subventionnées par la Ville ont signé la lettre de protestation au maire Giuliani. Parmi les absents: des monuments de la vie culturelle de la métropole, tels le Carnegie Hall et le New York State Theater.

Mais les appuis sont venus d'ailleurs loin que d'Europe. «Les intolérables pressions exercées contre la belle et courageuse institution que vous dirigez constituent une grave atteinte à la liberté d'expression», écrit Jack Lang, président de la Commission des affaires étrangères de l'Assemblée nationale française dans une lettre que le directeur du Musée de Brooklyn, Arnold Lehman, montre fièrement lors de notre rencontre. Souriant et détendu, Lehman n'a rien de la victime d'une campagne d'intolérance orchestrée par un maire autoritaire et sans scrupules. En fait, il est content. «Je suis content. L'art a le profil haut aujourd'hui à New York. Les gens qui, normalement, ne parlent pas de l'art en débattent aujourd'hui. Ils admirent ou ils sont outrés, mais ils en parlent», constate-t-il.

Il a raison. Journaux, tribunes télévisées et débats télévisés à travers les États-Unis regorgent aujourd'hui de discussions sur l'art et la pertinence de le protéger, peu importe son contenu, par la sacro-sainte liberté d'expression.

Et là, surprise: des voix de plus en plus nombreuses, et parmi les plus prestigieuses, commencent à s'élever pour dénoncer une certaine expres-



SOURCE COLLECTION SAATCHI

L'objet de scandale porte un titre on ne peut plus innocent: *The Holy Virgin Mary*. Il est l'œuvre de l'artiste d'origine nigérienne Chris Ofili. Ce tableau-collage représente une Vierge Marie noire.

sion artistique. «J'ai vu l'exposition et je pense que le roi est nu», écrit Philippe de Montebello, directeur du Metropolitan Museum of Art dans une lettre ouverte au *New York Times* la semaine dernière. «Je regrette, enchaîne-t-il, que le maire ait contribué à la notoriété d'artistes qui méritent de rester inconnus ou de tomber dans l'oubli.» Un pavé dans la mare. En osant dénoncer la piètre qualité artistique des œuvres que plusieurs tentaient de protéger contre le couperet de la censure, le très respecté directeur du Metropolitan Museum en a choqué plusieurs. Pourtant, il a tenu à souligner que l'art n'a pas à être jugé dans l'arène politique. «Je crois fermement en l'indépendance des musées, et même si je suis en désaccord avec certaines des expositions qu'ils présentent, je défendrai jusqu'à la mort leur droit de le faire», a-t-il dit en conclusion de sa lettre, paraphrasant Voltaire.

Mais voilà que d'autres observateurs de la scène artistique américaine ont été moins subtils. Camille Paglia, philosophe et polémiste américaine qui s'est rendue célèbre par sa défense de la pornographie, est tombée à bras raccourcis sur l'exposition de Brooklyn dans *The Guardian* de Londres. Dénonçant la «banqueroute et la stérilité de l'avant-garde qui s'accroche alors qu'elle s'est dégonflée il y a déjà 30 ans», Paglia déclare que «l'ère romantique des gestes subversifs est terminée». Elle va jusqu'à applaudir à la

position de Giuliani contre «l'establishment artistique arrogant et prétentieux qui a fait de l'art un objet de moqueries».

Il est vrai qu'on a tendance à oublier que, jusqu'à tout récemment, les artistes étaient totalement intégrés à la société. Financées par de riches mécènes, des pharaons aux rois en passant par les familles puissantes comme les Médicis, leurs œuvres devaient refléter les valeurs de leurs patrons. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que l'art commença à être «scandalieux». *L'Amant de Lady Chatterley* de D. H. Lawrence, *Lolita* de Nabokov... le scandale n'est pas devenu tout à fait synonyme de l'art, mais plusieurs œuvres qui ont indigné à l'époque font aujourd'hui partie de la culture mondiale. Était-ce le corollaire de la démocratie naissante? Cette époque serait-elle révolue?

En visitant la grande rétrospective de l'art américain du XX^e siècle au musée Whitney de New York, on a plutôt tendance à croire que tout n'est qu'une question de temps et qu'il ne sert à rien de s'agiter sur le coup. La fameuse photo par Andres Serrano (compagnon d'infortune de Mapplethorpe dans l'affaire des subventions controversées), *Piss Christ*, représentant le crucifix baignant dans l'urine de l'artiste, y figure en bonne place sans que ni le maire ni la Ligue catholique n'y prêtent attention.

Un grand chant d'amour pour illuminer les temps nouveaux

Stabat Mater II

Avec
Suzanne Champagne
Hélène Grégoire
Maude Guérin
Marie-France Marcotte
Marie Michaud
Huguette Oligny
Anne Paquet
Brigitte Paquette
Sylvie Potvin
Danielle Proulx
Michelle Rossignol
Monique Spaziani
Mireille Thibault
Marthe Turgeon
Nathalie Valiquette

de Normand Chaurrette
Mise en scène
de Lorraine Pintal

Du 19 octobre au 14 novembre
Réservations : 866-8668
Il est encore temps de s'abonner!

Omni

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Le jardin de BABEL

de Marie-Louise Gay

Une création du Théâtre de l'Œil présentée par la Maison Théâtre

Texte et scénographie : Marie-Louise Gay
Musique : Libert Subirana
Mise en scène : André Laliberté avec la collaboration de Muriel Desgroseilliers
Éclairages : Serge Caron
Conseiller à la scénographie : Richard Lacroix

Marionnettistes : Simon Boudreault, Robert Drouin, Hélène Ducharme et Marie-Pierre Simard

Du 1er **COMPLET** 24 octobre 1999
Supplémentaire dimanche 24 octobre, 11 h

Billets disponibles en semaine
Représentations à 10 h et 13 h
Informez-vous!

Venez visiter l'exposition
Babel sous toutes ses coutures
Découvrez l'univers de Babel. À travers des images captées tout au long de la fabrication des marionnettes et des décors de cette création, vous assisterez presque en direct à la naissance du spectacle.

Foyer sud de la Maison Théâtre jusqu'au 24 octobre 1999

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM
Métro Sherbrooke

Billets en vente
(514) 288-7211

1999-2000

Je suis un saumon

de et avec Philippe Avron

Molière du meilleur «one man show» en 1999

Musique : Jean-Jacques Lemêtre • Éclairages : André Diot

«Philippe Avron sublime l'art périlleux du spectacle à une voix.» — *Le Figaro*
«Du grand art.» — *La Marseillaise*
«Philippe Avron se donne à son public comme seuls savent le faire les grands.» — *Radio France*

À Montréal pour 5 soirs seulement!
Du 26 au 30 octobre à 19 h 30

SALE
FRED BARRY

4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie IX, autobus 139

514 253-8974

Le Théâtre Denise-Pelletier remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Consulat général de France, l'hôtel Holiday Inn Select (Montréal) et la Chambre de commerce française au Canada.

ARTS

TÉLÉVISION

Le gars et la fille font école

La demande est forte pour de nouveaux auteurs télé.
Et l'influence d'Un gars, une fille commence à se faire sentir un peu partout.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Lorsqu'on parle d'écriture télévisuelle dans le milieu de la télévision, tout le monde cite *Un gars, une fille* comme exemple d'émission phare, et Guy A. Lepage semble le premier surpris de l'apprendre.

Mais *Un gars, une fille* innove sous quelques aspects: l'organisation de l'écriture, par exemple, et l'absence de tabous. On pourrait ajouter que Guy A. Lepage canalise autour de lui une nouvelle génération d'auteurs, principalement issus de l'École nationale de l'humour, des auteurs qui essaient un peu partout.

Prenons par exemple la nouvelle série humoristique du vendredi soir à Radio-Canada, *Catherine*. Elle est écrite par un collectif de trois auteurs, Sylvie Moreau, Stéphan Dubé et Jean-François Léger, les deux derniers ayant participé ou participant encore à *Un gars, une fille*.

«On retrouve actuellement une importante circulation d'auteurs, explique Stéphan Dubé. Ils se retrouvent scripteurs au Poinç J, à la fin du monde, pour l'Écuyer, Histoire de filles, et ainsi de suite. La demande est forte, il y a pénurie d'auteurs, et la formation à l'École de l'humour est nécessaire.»

De là à dire que Guy A. fait école, il y a un pas que nous ne franchirons pas... Mais il reste que sa façon de travailler intrigue beaucoup de monde, et pour la comprendre, il faut se souvenir que Guy A. faisait partie de Rock et Belles Oreilles, où toutes les idées et tous les gags étaient mis en commun, chacun écrivant des textes pour tous les autres membres du groupe, en totale démocratie, où la meilleure idée remportait la mise selon le jugement collectif.

«Si j'étais auteur dramatique, probablement que je voudrais imposer ma vision unique, poétique, ajoute-t-il. Mais l'humour doit être collectif: si je suis le seul à trouver que mon gag est le meilleur au monde, ce n'est plus un gag...»

Chef d'orchestre

Guy A. Lepage a partiellement transposé cette façon de travailler sur *Un gars, une fille*, se donnant toutefois le rôle de chef d'orchestre. Dans cette émission, il cumule les fonctions d'auteur principal, de script-éditeur, de coréalisateur et de comédien. «Je suis comédien par accident et réalisateur par nécessité, dit-il, mais la seule vraie job que je revendique, c'est celle d'auteur. Et je ne suis pas un auteur torturé ou angoissé: j'écris pour le plaisir et pour être entendu. Je ne suis pas un individualiste. Je suis très égocentrique, mais un égocentrique collectif!»

Guy A. et son comparse Pascal Lavoie écrivent environ 70 % des textes d'*Un gars, une fille*. Puis une quinzaine d'auteurs se partagent le reste. Guy A. donne à ses auteurs des indications très sommaires, par exemple: «le couple est au club vidéo» ou bien: «le couple va chez la belle-mère», laissant aux auteurs la liberté d'imaginer ce qu'ils veulent.

Les idées fusent, chacun écrit son petit bout, chacun se soumet à la lecture publique des autres, y compris Guy A.

Puis celui-ci change de chapeau, devient script-éditeur, revoit tous les textes, récrit des idées, fusionne des gags. Chaque élément est identifié à l'ordinateur et chaque auteur est payé non pas selon le nombre de minutes écrites, procédure habituelle, mais plutôt si son idée est retenue, qu'elle



SOURCE RADIO-CANADA

Guy A. Lepage et Sylvie Léonard dans *Un gars, une fille*

dure 30 secondes ou trois minutes, ce qui est exceptionnel.

Les trois auteurs de *Catherine*, nouvelle sitcom au ton très ironique, fonctionnent de façon similaire mais sans qu'un des trois soit le principal «idéateur». Ils écrivent collectivement, échantillent les idées scène par scène, testent tous les gags ensemble.

Sylvie Moreau, qui interprète le personnage-titre dans l'émission, endosse ici pour la première fois un rôle de coauteur.

«Ma génération a été élevée avec la télévision, explique cette comédienne de 34 ans. Nous avons une vision globale de la télévision, où les rôles sont sûrement moins tranchés que pour la génération précédente. En télévision, il faut être polyvalent, rapide et adaptable. Moi, je m'intéresse au montage, à la production, à l'écriture. Je suis d'une génération d'auteurs qui veulent s'impliquer dans tout le processus de production.»

Guy A. Lepage, lui, utilise largement les ressources de jeunes auteurs de 20 à 35 ans, très polyvalents, qui se retrouvent comme scripteurs partout pour les différents spectacles d'humour qui circulent au Québec, dans les arrières-scènes des talk-shows humoristiques, dans de nouvelles émissions sur plusieurs réseaux, et qui proviennent souvent de l'École nationale de l'humour. Peut-on parler d'une sorte de communauté unique qui commence à imposer sa vision partout?

Cynique et baveux

Il est encore trop tôt pour répondre à cette question, mais Sylvie Moreau souligne que Guy A. Lepage a «ouvert la porte et fait avancer les choses de façon incroyable au niveau du langage» en utilisant «un ton de tous les jours qui ne fait pas emprunté», ce qui semble influencer d'autres jeunes créateurs.

Mais dans *Catherine*, le ton n'est pas aussi quotidien que dans *Un gars, une fille*. Plutôt échevelé, avec des gags particulièrement audacieux et

même dérangeants. «Mais ça fait partie de notre réalité à nous, s'exclame Sylvie Moreau. Il y a beaucoup d'humour, de dérision, de cynisme dans notre façon de dire les choses, et ça, c'est commun à notre génération. De la même façon que pour une génération plus vieille, la forme d'humour était plutôt le burlesque ou le slapstick, pour nous, c'est plus baveux. Notre vision du monde est plus cynique aussi: nous n'avons jamais été des rêveurs autant que ceux qui nous ont précédés, pour toutes sortes de raisons. Alors, notre façon d'appréhender le réel, de le poétiser, passe par ce genre d'humour.»

Et lorsqu'on écrit des émissions d'humour pour Radio-Canada, doit-on tenir compte de tabous multiples?

La réponse n'est pas claire. Stéphan Dubé, de *Catherine*, s'indigne d'abord qu'on puisse porter aux nues la série britannique *Absolutely Fabulous*. «Si on la faisait ici, on se ferait lapider sur la place publique!»

«Au Québec, ça ne prend pas grand-chose pour être considéré comme non politiquement correct, ajoute Sylvie Moreau, avec tous les lobbys de catholiques, de non-fumeurs, etc. L'invention même du terme «politiquement correct» a créé un conservatisme incroyable.»

L'équipe de *Catherine* soutient être d'attaque pour aborder tous les sujets traditionnellement chauds, que ce soit la mort ou l'homosexualité, par exemple, mais déclare ne pas trop vouloir aborder la religion, qui demeure un tabou féroce selon eux, si on se fie aux réactions ayant accueilli l'émission *Dieu reçoit* l'année dernière à TQS.

Guy A. Lepage, lui, soutient n'avoir aucun tabou. «Je suis amoral», lance-t-il en rigolant, «et je ne peux pas tenir compte des bibittes des autres quand j'écris!»

Ainsi, explique-t-il, s'il ne présente pas le couple d'*Un gars, une fille* «dans une orgie en train de se faire fouetter», dit-il, ce n'est pas pour des raisons morales mais «parce que ça ne fonctionnerait pas avec l'actuelle logique de leur comportement».

NOUVEAUX MÉDIAS

Vertiges extrêmes

DIE DYER

Une œuvre vidéo d'Alain Pelletier présentée le 16, 17 et 18 octobre au Média Lounge du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias...

JULIE BOUCHARD

Vomir. Vomir tout mon souf. Vomir. Parce que contre ce qui m'envahit c'est tout ce qu'il m'est encore possible de faire. Et même si dois pour cela me dissoudre, m'achever, je vomis parce que voilà ma seule liberté. Qu'elle vous renverse et vous empoisonne l'existence. Cette volonté claire et nette, cette liberté aliénée est celle d'un des personnages mis en scène dans *Die Dyer*, dernier vidéo d'Alain Pelletier, lancé officiellement dans le cadre du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal.

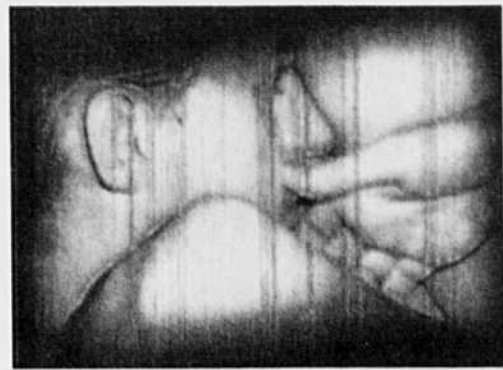
Un triptyque sur l'homme contemporain

Une œuvre vidéo qui creuse la volonté de puissance. Une volonté qui ne cesse de s'exprimer, envers et contre tout. *Die Dyer* est la troisième bande vidéo d'Alain Pelletier, lancée en 1993 avec *Faux Fluides*, suivi de *Faust Médusé* en 1995. Un triptyque sur l'homme contemporain, dont la survie même est menacée par un capitalisme tentaculaire, par la perte du salut offert autrefois par la religion, par le nihilisme qui aujourd'hui s'empare de tout et refuse même de reconnaître l'humain en l'autre. *Die Dyer* est l'œuvre la plus aboutie à ce jour d'Alain Pelletier; une œuvre où se croisent le théâtre, la danse et les arts visuels; trois formes empruntées, et encore parfois visitées par Alain Pelletier. *Die Dyer* est aussi tissé de ses lectures: Artaud et Cioran, surtout, s'y rencontrent. Mais *Die Dyer* est aussi fait, et surtout peut-être, de vertige et des extrêmes. Les seuls lieux visités par Alain Pelletier.

Il a fait du théâtre, de la danse et a touché aux arts visuels. Trois formes, trois langages qu'il a appris à maîtriser, qu'il a fréquentés et qu'il a laissés sans qu'elles ne le quittent vraiment. Mais si le théâtre lui permettait de dire, si la danse lui permettait d'exprimer, si les arts visuels lui offraient le détachement, Alain Pelletier trouve dans la vidéo les moyens de tout dire à la fois, d'exprimer une idée de façon globale et de détacher de lui-même ce qui lui devient parfois si intime. Il y accumule les couches de sens, utilise l'image, le texte, la voix, le son et le mouvement pour créer des bandes vidéo tellement denses, tellement riches de sens qu'elles deviennent, un peu comme les textes qui l'inspirent, inépuisables.

Huis clos

Die Dyer est un huis clos. Impossible de s'échapper de ce lieu, où trois personnages ont été invités. Deux hommes, une femme. Une comédienne, un modèle. «Et un autre dont je ne sais rien, mais qui est déjà déraillé. Il se prend pour mon assistant», dit le photographe, à qui un peintre a demandé de créer, avec ces trois corps, des images. Trois personnages qui ont accepté d'être photographiés, à tout «moment du jour et de la nuit et selon toutes modalités». Les voilà objets sous l'œil d'une caméra. Des images sont construites. Rien d'autre ne se passe. Ou presque rien. Sauf que tous expriment un refus. Refus de l'ambiguïté des choses. Pourquoi les choses n'ont-elles pas tous un sens unique, évident? Refus de l'organisation du corps telle qu'imposée par le capitalisme. Un corps qui affirme son refus alors qu'il se défait de l'intérieur; un corps qui n'a plus d'autre liberté que celle d'inverser le



SOURCE FNCNM

Une scène de *Die Dyer*, d'Alain Pelletier

pouvoir exercé sur lui. En vomissant. Refus de la fécondité. Trois refus, trois puissances d'expression. Trois principes qui, comme autant d'impératifs, mettent le monde en demeure d'apporter une réponse.

Faux Fluides, la première bande vidéo d'Alain Pelletier, avait été primée et récompensée d'une résidence au Centre international de création vidéo-graphique (CICV), en France. C'est là qu'il avait conçu le projet de *Faust médusé*, sa seconde bande vidéo présentée en 1995 et qui lui avait valu, cette fois, le prix de la meilleure bande vidéo aux Rendez-vous du cinéma québécois. *Faust médusé* a été acheté par le Musée des beaux-arts

d'Ottawa. Cette même bande attira l'attention d'un metteur en scène londonien, qui invita Alain Pelletier à réécrire un *Faust*, mais pour le théâtre cette fois. Pelletier, qui a d'ailleurs une formation d'acteur, y interpréta un des rôles. Sa collaboration avec le CICV, en France, s'est poursuivie et donna naissance, en 1996, à *Fils de chien*, une œuvre multidisciplinaire qui ne fut malheureusement jamais présentée à Montréal. Si Ottawa, Londres et la France

ne montrent aucune hésitation à recevoir Alain Pelletier, le suivent et cherchent les occasions de collaboration avec lui, il semble qu'ici d'autre soit plus importante que de suivre à la trace les gens qui bouleversent l'horizon. Une fois que le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal sera terminé, comment faire pour voir, mais surtout revoir *Die Dyer*? L'un des deux grands musées montréalais l'achètera-t-il? Osera-t-on encore invoquer la question du budget, si souvent citée pour justifier une paresse impardonnable? La reconnaissance institutionnelle de *Die Dyer* n'est pourtant qu'une question d'existence.

USINE C

**DERNIER SOIR
A NE PAS MANQUER**

**DÈS MARDI
5 SOIRS SEULEMENT**

Icaro
Giacobbe

de et avec DANIELE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)

12-16 oct.

«Un événement exceptionnel, un cadeau... l'un des grands moments de théâtre auxquels il m'a été donné d'assister.» *LE DEVOIR*

«Un clown – ou est-ce un ange? – à l'humanité bouleversante!» *LA PRESSE*

«Un spectacle qui procure cet éblouissement, une allumette frottée dans l'obscurité, un effet que je n'avais pas ressenti depuis des lustres.» *ICI*

«Un poète de la scène à l'humanité transparente.» *VOIR*

19-23 oct.

«Si les clowns peuvent nous apprendre quelque chose, c'est que le théâtre est un refuge de la chaleur humaine. Un spectacle à voir.» *VOIR*

«Un interprète formidablement généreux, animé d'une tendresse toute simple aussi désarmante... que désopilante. Un bonheur!» *LE JOURNAL DE MONTRÉAL*

«Le clown au charme dévastateur gagne le public en un tour de main.» *LE DEVOIR*

Tarif spécial ICARO & GIACOBBE pour 40 \$ seulement

Gaz Métropolitain **RÉSERVATIONS 521.4493 / ADMISSION 790.1245** **swissair**
USINE C 1345, LALONDE • BEAUDRY, BUS 125

Théâtre Prospero

1371, rue Ontario est
du 13 au 31 octobre

**Solo pour
Emily Jane Brontë**

Création de Marie-Hélène Letendre
Mise en scène Volodia Agéev

Réservations – Théâtre Prospero 526-6582
– Admission 790-1245

Tit-Coq

de Gratien Gélinas

Mise en scène Michel Monty

Avec France Arbour, Michel Daigle, Pierre Dallaire, Ellen David, Muriel Dutil, David Francis, Stéphane Gagnon, Dominique Leduc, Brigitte Poupart et Claude Prigent

Scénographie Olivier Landreville • Costumes Linda Brunelle
Musique et bande sonore Jean-François Pednô
Éclairages Martin Labrecque • Accessoires Patricia Ruel
Chorégraphie Danielle Hotte • Maquillage et coiffure Florence Cornet
Assistance à la mise en scène et régie Alexandre Brunet

Du 29 septembre au 23 octobre
Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

**THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER**

4353, rue Sainte-Catherine Est
29 Papineau ou Viau, autobus 34
29 Pie IX, autobus 139

Billetterie
514 253-8974

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

L'histoire d'un exclu
qui rêve du bonheur ordinaire...

«Un texte comico-tragique puissant dont la vitalité intemporelle est pleinement exprimée par Monty et sa bande de comédiens inspirés.» *S. Pilon, La Presse*
«Une fort originale mise en scène.» *P. Rezzonico, Journal de Montréal*

LES ARTS

THÉÂTRE

Les monstres aimés

La venue à Montréal des *Cognate*, la version italienne des *Belles-Sœurs*, a été compliquée à arranger. Pourtant, Barbara Nativi, qui en a signé la mise en scène, en rêvait. Mais elle avait cessé d'y croire.

HERVÉ GUAY

Tout s'y opposait. D'abord, le coût de l'entreprise. Aussi dirigeante du Festival Intercity de Florence, Nativi ne se faisait pas trop d'illusions. Inviter une si grosse production n'est pas à la portée de toutes les bourses. Plusieurs rencontres avaient eu lieu. Des propositions avaient été échafaudées. Mais on n'arrivait pas à s'entendre sur les dates. Ou bien encore: une des actrices n'était pas disponible. Si bien que l'idée était tombée à l'eau. De toute façon, le spectacle tournait depuis six ans. Il avait récolté sa part d'honneurs et de succès. Le temps était venu de passer à autre chose. Au moment où les dernières représentations ont été arrêtées, coup de théâtre! Le voyage à Montréal se concrétise les 22 et 23 octobre. Une fin de parcours inespérée pour un spectacle qui a procuré de grandes joies, tant à la metteuse en scène qu'à ses actrices.

Une fouille-textes et une marieuse de villes

Mais si on y regarde de près, le fait que Barbara Nativi ait monté *Les Belles-Sœurs* est moins étonnant qu'il n'y paraît. C'est une fouille-textes. Toujours en quête d'expériences nouvelles et de dramaturgies neuves. Une marieuse de villes, aussi. Grâce à Intercity, où elle met une nouvelle ville à l'honneur tous les ans, ou peu s'en faut. Mais il y a aussi des exceptions. Montréal a eu droit à deux éditions: en 1992 et 1993. Comme le théâtre québécois est alors complètement ignoré en Italie, elle opte pour la pièce qui a enfanté cette dramaturgie. Ces «monstres aimés», comme elle les appelle affectueusement, de qui elle se sent très proche.

«Ce qui me fascine dans la drama-



Barbara Nativi a dirigé les actrices comme si elle avait affaire à un orchestre.

SOURCE CENTRE PIERRE-PÉLÉADEAU

turgie québécoise, c'est un fil, une trame, une cohérence naturaliste de fond — un théâtre-théâtre, doté d'une histoire, mais jamais de littérature ni de poème —, sur lequel se greffe une structure dramatique novatrice, moderne, surréelle. Par exemple, l'emploi du chœur, du monologue intérieur, des apartés au public pour ce qui est de Tremblay ou encore de la répétition chez Chaurette. Il en résulte une écriture très communicative vis-à-vis le public, peu présente en Italie, à la fois plus chaleureuse que la dramaturgie d'expression anglaise, dont les règles me semblent plus rigides.»

D'emblée, le problème de la traduction se pose. Faut-il recourir à un dialecte? Si oui, lequel? Tout bien réfléchi, Barbara Nativi décide que non. Pour elle, l'emploi d'un dialecte n'est pas nécessairement une bonne solution. Premièrement, une telle adaptation aurait fait écran à la réalité montrealaise et québécoise. Ensuite, le traducteur n'aurait pas pu faire abstrac-

tion de la ville italienne choisie.

«D'ailleurs, dit-elle, je n'aurais pas pu traduire la pièce en napolitain moi-même. Sans compter qu'il m'aurait fallu faire venir à Florence 15 actrices napolitaines pour la jouer.» Sa solution? Recourir à un italien pauvre, populaire, trivial, qui a cours en Italie comme partout ailleurs, mais en s'en tenant à un lexique compréhensible des Alpes à la Sicile. Une traduction éprouvée en répétitions, de concert avec les actrices et de multiples experts. Pour elle, mettre en évidence la laideur linguistique revient à affirmer à quel point la maîtrise de la langue est politique. Mais la situation se présente différemment en Italie où, en présentant *Les Belles-Sœurs*, elle a dû avant tout se défendre d'avoir choisi un texte perçu comme commercial.

Barbara Nativi est venue tard au théâtre. À 28 ans, elle se fait d'abord connaître par des solos qu'elle écrit elle-même. La mise en scène, elle y

vient par l'enseignement en montant des exercices avec des étudiants. En fait, elle a touché à tout avant de s'y mettre. Elle a réglé des projecteurs, travaillé sur une console et même pris des photos de scène. Elle fonde ensuite une compagnie, le Laboratorio Nove, un théâtre, le Limonaia, et un festival, Intercity, en collaboration avec un acteur, Silvano Panichi, et un scénographe, Dimitri Milopoulos.

«Quand *Les Belles-Sœurs* est arrivée, se rappelle-t-elle, j'étais en quête d'un théâtre de recherche qui pouvait faire appel aux émotions, à des formes neuves, tout en maintenant une communication ouverte avec le public. En un mot, un théâtre de recherche qui n'était pas snob, où le travail menait à un approfondissement de la compréhension du texte. Avec *Les Belles-Sœurs*, j'ai pris conscience à quel point il était difficile de choisir une pièce de théâtre. Ce fut une étape cruciale dans ma compréhension de ce qu'est un texte de

théâtre. Un texte de théâtre n'est jamais ce qu'il semble être.»

Niveaux de lecture

De son propre aveu, les répétitions des *Belles-Sœurs* ont été des plus décontractées. Deux mises en espace avaient précédé la production. Seule la définition du personnage de Germaine Giroux n'allait pas de soi. Peut-être parce qu'il s'agit de son drame mais qu'elle en est en quelque sorte dépouillée.

De toute façon, Barbara Nativi a dirigé les actrices comme si elle avait affaire à un orchestre. Elle a transformé la pièce en une sorte de comédie musicale du pauvre. Elle s'est en outre inspirée de la comédie italienne à son meilleur. Pareille aux comédies à la fois tristissimes et désopilantes d'Alberto Sordi, qui possèdent toujours un fond tragique. L'ensemble constitue un concert de voix au rythme soutenu où chacune sait quand elle est en avant ou en arrière-plan.

Outre une musique *live*, le travail sur la voix a aussi amené Barbara Nativi à incorporer des micros au spectacle. Elle cherchait, en fait, un moyen d'obtenir toutes les nuances nécessaires sans pour autant obliger les comédiennes à forcer leur voix. D'où le microphone, qui permet de conférer plus d'ampleur et d'intimité aux confessions, aux apartés et aux écarts linguistiques. Comme si ces femmes se confessaient la nuit en songe, dans une sorte de délire.

De plus, Barbara Nativi a tenté d'accentuer le jeu du théâtre dans le théâtre que la structure de la pièce lui suggérait. Autrement dit, le petit côté «je-me-donne-en-spectacle» dont sont dotées ces femmes du peuple. Du reste, quoiqu'elle ne provienne pas de ce milieu, la metteuse en scène dit avoir été maintes fois en contact avec des *cognate*, en avoir connu plusieurs. D'où sa conclusion qu'un fond de vulgarité et de misère sommeille en chacun.

Selon Barbara Nativi, la critique et le public italiens ont aimé ses *Belles-Sœurs* pour plusieurs raisons. D'abord parce que le texte de Tremblay est une tragédie qui fait rire, une qualité rare, à son avis. Ensuite parce que le texte comporte plusieurs niveaux de lecture. Il s'adresse aussi bien à un public peu habitué au théâtre qu'à des spectateurs plus exigeants. Troisièmement, quinze comédiennes sur scène, cela ne se voit pas tous les jours.

Enfin, selon elle, nous sommes à une époque où les femmes sont moins contraintes à revendiquer leurs droits à l'existence et à la parole. Alors, montrer que leur âme ne déborde pas que de bonté, de gentillesse et de solidarité passe mieux à présent.

Reste à savoir comment le public montréalais, la communauté italienne en particulier, accueillera ces *cognate* florentines lors de leur retour au bercail.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'elles ne sont à la salle Pierre-Mercure que deux soirs. Gageons que ces *Belles-Sœurs* ne se sentiront pas trop dépayssées de terminer leur carrière dans la ville où elles l'ont commencée, certes autrement, un soir d'août 1968.



Marie Plourde

Marie-Louise Arsenault

Maryse Pagé

Marc Gélinas

Paul Houde

Denis Niquette

Franco Nuovo

Esther Morin

On est toujours dans votre chemin

Que ce soit au départ ou à l'arrivée, vous êtes toujours en bonne compagnie avec l'équipe du 105.7

105.7
Rythme FM

LES ARTS

CINÉMA

Dix Nouvelles de Chine au FCMM

De la rencontre de la comédienne-cinéaste Sylvia Chang et de l'artiste multidisciplinaire québécois François Girard, sur le tournage du *Violon rouge*, est née l'idée d'un programme de dix longs métrages chinois contemporains, élaboré à partir du dialogue passionné de ces deux cinéastes et que le Festival international du cinéma et des nouveaux médias présente en rafale depuis hier, à raison d'un par jour.

MARTIN BILODEAU

Du titre du programme, *Nouvelles de Chine*, on remarque le pluriel du premier mot et le singulier du second. Or la Chine dont nous entretenons ces films est plus que jamais plurielle. Éparpillée sur plusieurs territoires (la République populaire, Hong-Kong, Taïwan) ou piégée dans des enclaves (Shanghai, New York, etc.), la Chine d'aujourd'hui, malgré l'unité qu'elle suppose, regroupe sous sa bannière des identités multiples, fortes et fragiles, résignées ou dissidentes.

Que ce soit par des voyages dans le passé (*Flowers of Shanghai*) ou des aventures au présent (*Xiao Wu*, *Artisan Pickpocket*), par des portraits intimistes (*The Personals*) ou des peintures de milieu (*Ordinary Heroes*), les films proposés par François Girard et Sylvia Chang (elle-même a réalisé *Siao Yu* et *Tempting Heart*) ont en commun une facture résolument moderne.

Magnifique et subversif

Le plus représentatif de cette approche demeure *Frozen*, coproduction entre la Chine populaire et Hong-Kong, première œuvre du cinéaste Wang Xiaoshuai, dont le dernier-né, *So Close to Paradise*, était présenté à Cannes cette année. *Frozen* raconte les derniers mois d'existence d'un artiste d'avant-garde de Pékin, Qi, désireux de quitter ce monde en s'emmurant dans les blocs de glace de sa prochaine installation, qui sera exposée sur une place publique de Pékin le jour du solstice d'été.

Une scène de *Ordinary Heroes*.

SOURCE FCMM

sé, le commerce qui, encore aujourd'hui, police les sentiments.

Vérité et mensonge

Dans son intéressant mais un peu convenu *Siao Yu*, Sylvia Chang nous transporte à son tour à la fin d'un siècle (le nôtre) dans un autre bout du monde (New York) pour y tracer le portrait d'une jeune Chinoise, immigrante illégale. Sur la recommandation de son conjoint qui voudrait lui faire obtenir une carte verte, Siao Yu épousera un quinquagénaire tempétueux, écrivant à ses heures, fauché comme les blés, au contact duquel elle s'affranchira peu à peu de son passé. Comédie romantique comme les Américains en font parfois, le film de Chang affiche une grande tendresse pour ses personnages décalés et attachants, même si on voit venir d'assez loin ses escalades sentimentales. Le dernier film de la cinéaste, *Tempting Heart*, se réclame, dit-on (je ne l'ai pas vu), d'une approche plus conceptuelle.

Dans *Ordinary Heroes*, la Hong-Kongaise d'origine mandchoue Ann Hui raconte, au moyen d'un puzzle narratif complexe, un épisode historique méconnu, lequel a pour théâtre un port marchand de Hong-Kong où, dans les années 80, ont accosté plusieurs petits bateaux de pêcheurs venus de la Chine avec leur famille. Tandis que les hommes trouvent un peu de travail, les femmes et les enfants, interdits de séjour, doivent rester à bord. La cinéaste insère une série d'événements dans une trame très large, où on a parfois du mal à raccorder les événements et les personnages.

Enfin, plusieurs se sont étonnés de voir que *The Personals*, présenté dernièrement au FFM, farouche rival du FCMM, fait également partie de la sélection. Cette étrange coïncidence a du bon puisqu'elle permet à un nouveau public d'aller à la rencontre de cette très belle mélo-comédie sur la solitude, imaginée par le Taïwanais Chen Kuo-Fu. À la recherche du candidat à marier, qu'elle interpelle par l'entremise des petites annonces, une jeune ophtalmologiste accueille les prétendants à sa table, dans le salon de thé où elle les a convoqués.

Le cinéaste filme chaque scène sous un angle différent, jusqu'à envelopper l'héroïne, d'abord assurée — qui rappelle celle du *Beau Mariage de Rohmer* —, dans ses propres contradictions. Cette jeune femme, qui cherche sa liberté dans le mariage et sa vérité dans le mensonge, conjugue une déroute morale et spirituelle, qu'on croyait jusqu'ici propre à l'Occident, à un contexte oriental totalement débarrassé de son folklore.

NOUVELLES DE CHINE

Au FCMM jusqu'au 24 octobre
Renseignements: (514) 847-9242

Une odyssée aussi déroutante qu'inégale

FIGHT CLUB

De David Fincher. Avec Edward Norton, Brad Pitt, Helena Bonham-Carter, Meat Loaf Aday. Scénario: Jim Uhls, d'après le roman de Chuck Palahniuk. Image: Jeff Cronenweth.

Montage: James Haygood.
Musique: The Dust Brothers.
États-Unis, 1999, 150 minutes.

MARTIN BILODEAU

En quatre longs métrages, l'Américain David Fincher est arrivé à créer une œuvre qui, sans attester de sa nécessité à long terme, affiche néanmoins une cohérence assez remarquable. Depuis *Alien 3* et jusqu'à ce déroutant et inégal *Fight Club*, en passant par *Seven* et *The Game*, les films de Fincher ouvrent, sans exception, sur des univers parallèles, glauques, nocturnes et mâles, où leurs héros solitaires sont soumis à un jeu, à une épreuve, qui fera chavirer leur destin. Le cinéaste conjugue par ailleurs ces éléments fondateurs à des mises en scène élaborées, extravagantes et (trop) souvent poseuses.

Tiré du roman de Chuck Palahniuk, *Fight Club* s'impose comme le cri de ralliement des *outsiders*, jetés sur le bas-côté de la société parce qu'ils ne satisfont à aucun de ses critères de beauté ou de succès. Jack (Edward Norton), jeune homme sage, solitaire, gris et renfermé, est un exemple patent de ces perdants — majoritaires, faut-il le préciser — qui vivent dans l'ombre des « vedettes du jeu de la vie ». Employé sans histoires d'une multinationale de l'automobile, Jack consacre ses heures de loisirs à squatter les locaux des groupes de soutien (pour les cancéreux, les tuberculeux et même les eunuques — symbole n° 1 du film) où il noie son mensonge dans des tempêtes lacrymales qui ont mis un terme à ses insomnies.

Il rencontre un jour son double-contre, Tyler (Brad Pitt), un gars séduisant, tapageur, baiseur, avec qui il s'associe pour fonder un club de lutte à mains nues qui, bientôt, prendra la forme d'une milice, laquelle, symbole d'une société mâle châtée, se consacrera à semer l'anarchie dans la société pour venger ceux qui marchent dans l'ombre.

Au-delà du maquillage outrageant du film, avec son esthétique *trash* et ses décors savamment salis (paradis manifeste d'un directeur artistique en mal de faux-finis et de trompe-l'œil), Fincher reprend à son avantage les principaux éléments dramatiques de *Seven* — et, par la même occasion, d'*Angel Heart* et de *Dr. Jec-*



MERRICK MORTON

Fight Club s'impose comme le cri de ralliement des *outsiders*, jetés sur le bas-côté de la société parce qu'ils ne satisfont à aucun de ses critères de beauté ou de succès.

kyll and Mr. Hyde —, marquant les escalades de son intrigue par des coups de théâtre et des punchs assevés avec énergie. Aussi, le réalisateur pousse un cran plus loin l'ambiguïté sexuelle qui unit les deux principaux personnages, ambiguïté nourrie (ou masquée, c'est selon) par Marla (Helena Bonham-Carter), personnage très peu indispensable à l'intrigue, sinon qu'il agit comme relais sexuel entre Tyler et Jack.

Par un procédé narratif similaire, chargé d'ambiguïté, Fincher fait avancer la milice dans un brouillard moral où elle penche tantôt à gauche, tantôt à droite, pour finalement sombrer dans le fanatisme religieux, en rupture avec l'idéal préconisé à la première heure par le duo de mentors.

Bien qu'il soit souvent captivant, parfois même surprenant, *Fight Club* enfle toutefois un nombre excessif de scènes inutiles et racoleuses qui diluent le suspense et portent le film à une durée excessive de deux heures trente. Heureusement, le remarquable Edward Norton, sans aucun doute l'acteur le plus original de sa génération, arrive à faire oublier le maniérisme du film et porte son personnage, à la fois triste et plein d'humour, à de hauts sommets dramatiques. Son vis-à-vis possède quant à lui le charisme et le physique nécessaires pour maintenir en équilibre le duo-duel qui propulse cette odyssée chaotique au cœur de la masculinité fin-de-siècle.

STÉFANE GUIGNARD NADIA SIMARD MICHEL LAVOIE

«J'ai beaucoup apprécié découvrir des comédiens qui ont autant de tempérament et en même temps, qui arrivent à s'abandonner avec une grande maîtrise...»
Michel Vais, Un dimanche à la radio, Radio-Canada

du 6 au 23 OCTOBRE
mardi au samedi 19 h 30,
dimanche 15 h

LA RUBRIQUE

LAGUNA BEACH

de RAYMOND VILLENEUVE
mise en scène BENOÎT LAGRADEUR

concepteurs SERGE LAPIERRE, JEAN-PIERRE BOUCHARD,
ALEXANDRE NADEAU, BERNARD BRASSARD, SERGE POTVIN

Billetterie 514 253-8974

Du 5 octobre au 6 novembre
mar. au vend. 20h
sam. 16h

Un texte ciselé à l'acide. Une expérience surprenante.
Une distribution remarquable d'aisance...
tous sont superbement dirigés.
Sonia Sarfati, La Presse

Un texte d'une grande imagination...
Des personnages hallucinants de vérité...
Une excellente mise en scène.
Michel Vais, Un dimanche à la radio, CBF

Une très, très grande réussite.
Une langue bien pendue et un humour ravageur.
André Ducharme, De bouche à oreille, SRC

À voir: A ne pas manquer. Absolument.
Winston McQuade, Multi Média'art, CBF

crime contre l'Humanité

de Geneviève Billette
mise en scène de Claude Poissant

Avec-
Chantal Baril - Patrice Coquereau - Normand D'Amour
Julie Perreault - Michel Perron

Assistance et régie - Alain Roy Scénographie - David Gaucher
Costumes - Linda Brunelle Conception sonore - Te tairas-tu?
Éclairages - André Rioux Maquillages - Angelo Barsetti

THÉÂTRE IPAP 4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT MONTRÉAL, QUÉBEC
RÉSERVATIONS : (514) 845 4890
RÉSEAU ADMISSION : (514) 790 1245

SALLE 2 DU THÉÂTRE ESPACE GO

UNE PRODUCTION LABORATORIO NOVE (FLORENCE)

LE COGNATE

(les Belles-Sœurs)

DE MICHEL TREMBLAY

MISE EN SCÈNE BARBARA NATIVI

Depuis cinq ans, les Belles-Sœurs séduisent l'Italie!

POUR 2 SOIRS SEULEMENT À MONTRÉAL
vendredi 22 octobre
et samedi 23 octobre
1999 à 20 h

PRÉSENTÉ EN ITALIEN

Centre Pierre-Péleadeau
Salle Pierre-Mercure

300, de Maisonneuve Est
Réservations : (514) 987-6919
Admission : (514) 790-1245

«Des «Cognate» magistrales.»
La Nazione

«Quinze irrésistibles «Cognate» sur scène!»
La Repubblica

PRÉSENTÉ PAR L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE MONTRÉAL
EN COLLABORATION AVEC

Québec Québec
Ministère de la Culture et des Communications Ministère des Relations internationales

De Dominick Parenteau-Lebeuf

Mise en scène Diane Dubeau
Scénographie Catherine Granche
Conception sonore Éric Forget
Lumières Mathieu Gourd
Avec Jean Asselin
Caroline Binet
Anne Casabonne
Martin Fréchette
Julien Poulin
Anne-Marie Provencher

du 14 au 30 octobre 1999 à 20 h
Les dimanches 17 et 24 octobre 1999 à 15 h
Billet : 17 \$

En collaboration avec le
théâtre de la nouvelle lune

POÈME pour une nuit D'ANNIVERSAIRE

espace libre 1945 Fullum
métro Frontenac
Renseignements et réservations
521-4191

ARTS

CINÉMA

Casse-tête
résolument
romantiqueTHE VERY THOUGHT
OF YOU

Réalisation: Nick Hamm. Avec Monica Potter, Joseph Fiennes, Rufus Sewell, Tom Hollander. Scénario: Peter Morgan. Image: David Johnson. Montage: Michael Braddell. Musique: Ed Shearmur. Coproduction Etats-Unis-Grande-Bretagne, 1999, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

Que dire de ces comédies romantiques qui inondent le marché depuis quelques années? Que dire de *The Very Thought of You* qui n'ait pas été dit au sujet de *Sliding Doors*, *You've Got Mail* et autres *Chasing Amy*, des rencontres par hasard qu'ils proposent sur les trottoirs, des conversations allumées qu'ils mettent en scène dans les cafés et des étreintes passionnées qu'ils enchaînent dans les lits? A peu près rien, sinon que ce nouveau film de Nick Hamm (*Talk of Angels*) parvient, malgré cet encombrant bagage génétique, à donner l'illusion partielle, mais ô combien espérée, de la nouveauté.

Arrivé en retard à l'aéroport d'Heathrow où il devait cueillir son ami rentré des Etats-Unis, Laurence (Joseph Fiennes) y rencontre Martha (Monica Potter, aperçue dans *Patch Adams*), une jeune Américaine fauchée qui vient de tout plaquer pour se laisser choir dans les bras de la pluvieuse Londres. Celle-ci entraîne Laurence jusqu'à son hôtel de luxe, courtoisie de Daniel (Tom Hollander), l'ami que Laurence a raté à l'aéroport et qui, comme Frank (Rufus Sewell), troisième lascar, ami des deux autres, que Martha rencontrera dans Hyde Park, tente par tous les moyens de séduire la jeune femme. Laurence aura fort à faire pour départager ses sentiments, d'amour pour elle, d'amitié pour ses potes, et de conjurer les deux sans trahir les autres ou lui-même. En pleine nuit, au mitan de l'intrigue, il ira se confier au psychologue de l'appartement du dessous (Ray Winstone).

Sans être d'une grande originalité, le scénario, conçu comme un puzzle, enchaîne les événements avec beaucoup d'énergie, aidé par les séances de confidences, souvent très amusantes, et quelques intéressants tête-à-tête entre Martha et Laurence.

Du reste, la dynamique du trio masculin, vu cent fois au cinéma, fonctionne cahin-caha, les trois potes étant par trop dissemblables pour que leur amitié soit crédible. Visiblement, Nick Hamm a voulu opposer à Joseph Fiennes, quintessence du héros romantique tourmenté (n'était-il pas le dramaturge éperdu de *Shakespeare in Love*?), deux figures comiques qui font leur petit numéro sans trop faire d'ombre au héros et sans non plus remettre en cause la pertinence de l'intrigue amoureuse pour laquelle ils jouent les seconds violons. Domage pour Rufus Sewell, un comédien détonnant (on l'a vu dans *Cold Comfort Farm* et *Dark City*), qui semble ici perdre du terrain.

Reste néanmoins une comédie sympathique et allumée, qui fredonne sa petite chanson sans créer d'onde de choc et qu'on verra vraisemblablement atterrir sur la plupart des tablettes des clubs vidéo à la Saint-Valentin. D'ici là, *The Very Thought of You* n'a d'autre choix que de se mesurer à la prochaine comédie romantique usinée, dont on peut parier qu'elle atterrira cette fois à deux pas de l'arbre de Noël.

Amira Casar et Montse Mostaza dans *Pourquoi pas moi?*

SOURCE FILMS LION'S GATE

Bruyantes sorties de placard

POURQUOI PAS MOI?

Réalisation et scénario: Stéphane Giusti. Avec Amira Casar, Julie Gayet, Bruno Putzulu, Alexandra London, Johnny Hallyday, Marie-France Pisier, Brigitte Roüan. Image: Antoine Roch. Montage: Catherine Schwartz. France, 1999, 94 minutes. Famous Players.

ANDRÉ LAVOIE

Camille (Amira Casar), Ève (Julie Gayet), Nicolas (Bruno Putzulu) et Ariane (Alexandra London) sont beaux, jeunes, très branchés et sexuellement actifs. Ils ont tout pour eux, sauf peut-être un peu de courage pour avouer à leurs parents que l'amant de l'une n'est en fait que le colocataire et que la copine de l'autre est bien plus que cela. Leurs amitiés particulières et leurs parties de jambes en l'air ne prêtent matière à aucune discussion avec papa et maman. Comme ils ne peuvent cacher bien longtemps leur homosexualité, dans une tradition typiquement française, c'est autour d'un repas bien arrosé que la vérité éclatera.

Dans *Pourquoi pas moi?*, Stéphane Giusti nous présente une jeunesse qui n'a franchement rien à voir avec celle que nous propose depuis toujours un Éric Rohmer. Bien sûr, pour causer, elle cause! Mais là s'arrêtent les comparaisons puisqu'ils n'ont guère le temps de jouer les Don Juan ou discuter philosophie: ils préfèrent nettement Gloria

Gaynor et le disco, connaissent sur le bout de leurs doigts la saga des *Star Wars* ou adoptent le look d'Ophélie Winter.

Pourtant, ils sont las de mentir et de s'inventer une existence qu'ils ne mènent qu'aux yeux de leurs parents. Mais comment confesser la chose à José (Johnny Hallyday, pas vraiment à contre-emploi...), un ancien toréador un peu macho, et son épouse un peu sottie, à Irène (Marie-France Pisier, prévisible), femme d'affaires toujours sur le gros nerf, et son pitoyable mari, ou bien à Sara (Vittoria Scognamiglio), une Dalida bas de gamme qui joue les stars inaccessibles? Seule Josepha (merveilleuse Brigitte Roüan) connaît la vérité sur sa fille Camille, n'en fait pas un drame et veut prêcher par l'exemple. Voilà pourquoi elle reçoit, très convenablement, les parents des amis de sa fille. D'un repas familial et amical, le tout se transforme en psychodrame où l'on découvre que rien n'est coulé dans le béton, et surtout pas l'orientation sexuelle.

Il s'agit moins ici d'un film que d'une sitcom luxueuse tournée sous le soleil de Barcelone. Giusti semble peu préoccupé de raconter une histoire: il s'agit plutôt de placer le maximum de mots d'esprit, de blagues et de reparties cinglantes dans le plus court laps de temps possible. Les acteurs livrent le tout avec un plaisir évident, même s'ils ne sont tous, à peu de chose près, que de simples caricatures. La mise en scène est complètement assujettie à ce

rythme infernal, ne proposant aucune véritable fantaisie, si ce n'est une fin surprenante dont la folie aurait dû se propager davantage à tout le film.

Au delà de son appel à la tolérance et surtout de son plaidoyer en faveur d'une sorte d'indifférenciation sexuelle (aimer qui l'on veut, quand on veut, peu importe le sexe, ce que feront allégrement à peu près tous les adultes du film, sauf Johnny, évidemment), *Pourquoi pas moi?* témoigne plutôt d'une véritable révolution dans la société française. Sous l'influence du militantisme gay américain, la sortie du placard et l'affirmation homosexuelle se font plus bruyantes que jamais. On y adopte, sans rougir, ses emblèmes et ses codes: Josepha hisse le drapeau arc-en-ciel devant sa maison et était prête à en faire l'histoire avant que sa fille ne la ramène à l'ordre! Cette culture du moi trop longtemps refoulé et déshabillé sur la place publique n'est pas propre aux Américains, mais ils ont poussé cet art jusqu'à son paroxysme et réussissent même à séduire les Français, d'habitude plus secrets en cette matière...

Défendu par deux générations d'acteurs (la plus jeune, séduisante à souhait, et la plus âgée, davantage connue du grand public), *Pourquoi pas moi?* épouse parfaitement le caractère fébrile des comédies américaines aux mêmes ambitions militantes. Pourtant, obsédé par la réplique qui fait mouche, obnubilé par la portée messianique de son discours, Giusti en oublie de faire du cinéma.

Vaudeville pâlot

ILLUMINATA

Réalisation: John Turturro. Avec John Turturro, Katherine Borowitz, Beverly D'Angelo, Ben Gazzara, Susan Sarandon, Christopher Walken, Rufus Sewell. Scénario: John Turturro, Brandon Cole. Image: Harris Savides. Montage: Michael Berenbaum. Musique: William Bolcom. Etats-Unis, 1999, 120 minutes.

MARTIN BILODEAU

Son très beau *Mac* lui ayant valu la Caméra d'or à Cannes (prix d'excellence pour un premier film) en 1992, il allait de soi que le film suivant du cinéaste-comédien John Turturro participerait à la compétition officielle du même festival. *Illuminata*, atterri sur la Croisette en mai dernier, n'y a malheureusement pas fait d'étincelles, ce qui explique sans doute aujourd'hui sa sortie sans tambour ni trompette.

Aurait-il mérité mieux? Hélas, non. Ce vaudeville raté, qui nous reporte

à la faune cosmopolite du théâtre new-yorkais du début du siècle, fait en effet bien pâle figure auprès des *Enfants du Paradis*, *Fanny* et *Alexandre* et *Le Dernier Métro*, dont il chatouille le souvenir.

Parti de la pièce du même nom écrite par Brandon Cole, aussi auteur de *Mac*, et qui signe l'adaptation avec Turturro, ce dernier a voulu faire un portrait de groupe pétillant et illuminé, avec ses idylles, ses trahisons, ses amitiés et ses combats. Hélas, *Illuminata* comporte plus de temps morts que de temps forts, et se résume essentiellement à un enchaînement d'épisodes d'intérêt inégal, en mal d'un noyau auquel tout se raccorderait. Au plus fort de la confusion, seule l'histoire d'amour qui unit Tuccio (Turturro), dramaturge en résidence d'un théâtre de New York où il essaie de faire jouer sa dernière pièce, et Rachel (excellente Katherine Borowitz), actrice de premier plan de ce même théâtre, arrive à se distinguer et à maintenir en vie cette production riche mais un

peu empesée.

Certaines intrigues parallèles sont d'ailleurs du plus mauvais goût, comme celles impliquant Susan Sarandon, en insupportable diva du théâtre déterminée à arracher Tuccio à sa belle, ou encore Christopher Walken, en critique pédéraste qui surpasse en vulgarité les pires caricatures d'Oscar Wilde. Éparpillée sur l'axe réalisme-absurde, le reste de la distribution grapple ça et là quelques beaux moments, quelques belles tirades, mais sans que tout cela ne s'additionne sur le plan dramatique. Ben Gazzara a l'air gaspillé dans son personnage émouvant de comédien vieillissant, dont la vie, passée anciennement sous les feux des projecteurs, se résume désormais aux coulisses.

On soulignera cependant la beauté du générique d'ouverture, avec les superbes marionnettes manipulées à vue, qui rappellent le caractère éphémère du théâtre, auquel Turturro rend, paradoxalement, un interminable hommage.

MUSIQUES ACTUELLES

Qui sait où
sont les limites?PORTRAITS DE
MUSIQUES NOUVELLES

Les Inédits: Ma guitare, ma muse. Descartes et Blanche-neige, le 28 octobre à 20h; Pong - 1000 voix pour crever un œil, le 29 octobre à 20h au Théâtre la Chapelle.

JULIE BOUCHARD

Magali Babin, Sylvie Chénard, Michel Desrochers, Jon Asencio et Philippe Lambert, ça vous dit quelque chose? Vous répondrez oui si vous fréquentez les endroits parallèles où une création musicale en marge des grands courants contemporains est présentée. Des musiciens, donc? Babin et Chénard sont autodidactes, croisent les genres musicaux et se disent influencées par les arts visuels. Desrochers bricole des instruments à l'aide d'engins électroniques, *d'appareils et d'outils de sources diverses*. Asencio mêle aux paysages sonores qu'il crée un Atari ST1040, un téléviseur et un jeu vidéo. Et Philippe Lambert, dit «le monstre», s'amuse à créer des animations bruyantes et hystériques. Font-ils de la musique? Bonne question. Il y a une façon d'y répondre: c'est de les écouter. Réunis par Richard Simas, fondateur et directeur artistique du Théâtre la Chapelle, ils ouvrent la seconde édition des «Portraits de musiques nouvelles» avec *Les Inédits*, deux soirées de performances et d'improvisations qui ne pourraient être présentées dans un autre cadre.

Un risque

La série «Portraits de musiques nouvelles» a été pensée, produite et diffusée pour la première fois au Théâtre la Chapelle l'an passé. Le succès fut important. L'idée est reprise et la seconde édition s'en vient. Musiques nouvelles? Il fallait qualifier une musique sans la restreindre; lui donner une couleur sans la rendre trop univoque. Richard Simas, instigateur de l'événement, avait peur de cantonner le type de concerts qu'il présentait depuis peu au Théâtre la Chapelle sous une appellation trop précise. «Musiques nouvelles» ne définit pas un genre, ni même une période de création, comme «musique contemporaine», qui a le malheur de trahir à sa suite des noms et des façons de faire. «Musiques nouvelles» ouvre d'abord sur un pluriel; il n'y a pas qu'une mais des façons de faire de la «musique nouvelle». Et c'est la seule caractéristique que reconnaît le mot choisi pour qualifier la série. Beaucoup de choses peuvent entrer sous «musiques nouvelles». La série tourne autour de ce «qui explore d'autres terrains», de ce qui offre d'autres types d'orchestrations, d'amalgames d'instruments, ou de ce

qui utilise les références à la musique autrement. D'autres choses, donc. De la musique?

Qu'est-ce que l'art sonore? Où sont les limites de cet art? Qu'est-ce que ça veut dire? L'art sonore, comme l'art actuel en général, ne craint pas les extrêmes. La série «Portraits de musiques nouvelles» s'ouvre avec *Les Inédits*, «les plus éclatés des portraits à venir», souligne Richard Simas, toujours très conscient du cadre dans lequel il produit des concerts au Théâtre la Chapelle. La programmation de *Inédits* a été assurée par Hélène Prévost, animatrice de l'émission *Le Navire Night*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada. Deux soirées qui ont fait place à des artistes et à des œuvres inconnus à Montréal.

Des choses «inédites». Un risque? Oui, reconnaît Simas, mais lui et ses collaborateurs souhaitent prendre ce risque au moins une fois l'an. Un risque, mais un risque contenu dans un cadre bien défini: «l'art sonore» «la musique nouvelle» sont des termes qui ne peuvent laisser croire que ce qui sera présenté fait référence à ce qui est déjà connu. Babin, Chénard, Desrochers, Asencio et Lambert font-ils de la musique? La gêne, souvent, empêche de poser des questions de ce type. Gêne ressentie devant l'art en général, mais encore plus devant l'art actuel. Mais la question se pose: en tout cas, elle sera posée par Richard Simas à la fin de chacune des deux soirées. Elle ne servira, en fait, que de prétexte à l'ouverture d'un dialogue entre performeurs et public. Est-ce de la musique? Pourquoi faire ça? Le pari de Simas est que le rapprochement entre ceux qui donnent, performeurs ou musiciens, et ceux qui reçoivent est possible. Qu'il est possible de briser les tabous qui gardent les gens à distance de la création. On verra bien. Les rencontres artistes-public ont déjà été tentées et ont prouvé que rien n'est plus pénible qu'un dialogue entre «deux personnes qui n'ont pas envie de se parler», comme le dit lui-même Simas. Mais qui sait jusqu'où peut aller l'art sonore? Et qui sait où sont les limites réelles du public?

En tant que producteur et diffuseur, Richard Simas croit que son «rôle, face à des types qu'il trouve visionnaires et dotés de beaucoup de talent, c'est de [s']installer non loin, d'essayer de faire un bout de chemin avec eux pour qu'au moins il y ait un regard sur ce qu'ils font». Autrement, sans regard sur leurs travaux, personne ne saura jamais si ce qui est en train d'émerger est de l'art. Si cela porte une certaine vérité en soi. Richard Simas ne se voit que comme un encadreur dont le travail est de réfléchir sur celui de l'autre et de trouver le cadre qui le mette en valeur. «D'aider l'autre à exister sous sa pleine forme».



MAGALIE GUERIN

Les Inédits

Le plaisir
croît
avec l'usage

Demain 20 h

René Richard Cyr

Avec comme invité
Fabienne Larouche

Québec

Canada



ARCHAMBAULT

Télé-Québec

Conception et direction artistique :
Dominic ChampagneDirection musicale :
Alain Leblanc et Charles BarbeauRéalisation :
Pierre Séguin et Mario RouleauProducteurs :
Guy Latraverse
Bernard Spickler

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Symphonistes méconnus et succès populaires

FRANÇOIS TOUSIGNANT

STEINBERG -
SYMPHONIE N° 1

Maximilian Steinberg: Symphonie n° 1 en ré mineur, op. 3; Prélude symphonique, op. 7; Fantaisie dramatique, op. 9. Orchestre symphonique de Göteborg (Gothenburg). Dir.: Neeme Järvi. Durée: 60 minutes 56. DGG 457 607-2



tiques typés, voire quasi lapidaires. Cette première symphonie, comme les deux autres pièces qui complètent le programme, se prouve découverte intéressante; j'oserais presque dire un apport essentiel au répertoire symphonique.

On ne change pas l'ordinaire, mais ce répertoire l'enrichit avec tant de bonheur qu'on se demande comment il se fait qu'il s'agisse là d'un premier enregistrement! Vous voulez découvrir du beau dans la veine brillante et romantique, alors n'hésitez pas: ce disque vous comblera d'aise et de plaisirs.

VADIM REPIN -
TUTTA BRAVURA

N. Paganini: Vingt-quatrième Caprice, Variations sur «Nel cor più non mi sento» et sur la corde de sol d'après un thème du Moïse de Rossini; P. I. Tchaïkovski: Mélodie, op. 42, Valse-scherzo, op. 34; A. Bazzini: La Ronde des lutins, op. 25; H. Wieniawski: Polonaise brillante n° 1, op. 4, et Variations sur un thème original, op. 15; P. de Sarasate: Zapateado, op. 23, n° 2; M. M. Ponce: Estrelita; H. W. Ernst: Grand Caprice, op. 26 (Le Roi des aulnes, arrangement de la mélodie éponyme de Schubert). Vadim Repin, violon; Alexandre Markovich, piano. Durée: 63 minutes 34. Erato 3984-2587-2

Les jeunes violonistes russes, si non sibériens, envahissent le marché en ce moment et les grandes compagnies se les arrachent comme de pe-

tits pains, les imprésarios comme de nouvelles mines d'or et les organisateurs de concerts comme des vendeurs d'affiches. Bien. Ils tentent leur chemin dans le répertoire standard (concertos de Sibelius, Prokofiev, Chostakovitch, Tchaïkovski...) et cela leur sied. Puis, comme il faut au moins faire un peu d'esbroufe et pas mal d'épate, il y a les moments virtuoses, les «rappels» brillants et chantants. C'est ce type d'enregistrement qu'on tient ici.

Vadim Repin n'est pas le premier à se lancer (ou se laisser entraîner?) dans cette entreprise de séduction populaire et populiste. Ses disques plus sérieux ont montré un artiste solide et engagé. Celui qu'on voudrait montrer en bête de cirque aussi médiatique que son compatriote Maxim Vengerov déçoit un peu, sinon pas mal ici.

Le violoniste tente de faire de la musique, y arrive parfois, mais c'est sur le plan technique qu'il montre des signes de faiblesse évidents et gênants. Les diableries de Paganini lui causent bien des tracas (comme les trilles en pizzicato de la main gauche). La virtuosité électrique n'est malheureusement pas encore dominée, la justesse quelquefois approximative, l'archet trop flottant. Alors, artiste, il se rattrape par la beauté du son, le naturel du ton et la recherche d'expression.

S'il faut retenir une qualité de cet interprète, c'est d'oser tenter de faire plus que des œillades au parterre dans ce répertoire et d'y insuffler un peu de sens. Il ne joue pas cela en disant: «Regardez-moi comme je suis bon» mais plutôt en proposant un: «Avez-vous entendu ce que ces pages faciles peuvent contenir de musique?» Parfois, ça marche (Tchaïkovski), parfois, ça rate (La Ronde des lutins). Un disque facile donc, sympathique, surtout pour amateurs de poussettes difficiles et de musique très légère, joliment tournée, pas vraiment à l'honneur des interprètes.

STRAUSS -
LIEDER POUR ORCHESTRE

Richard Strauss: Gesang des Apollo-priesterin, op. 33, n° 2; Freundliche

Vision, op. 48, n° 1; Cécile, op. 27, n° 2; Verführung, op. 33, n° 1; Frühlingsfeier, op. 56, n° 5; Waldseligkeit, op. 49, n° 1; Quatre derniers lieder. Karita Mattila, soprano; Orchestre philharmonique de Berlin. Dir.: Claudio Abbado. Durée: 49 minutes 02. DGG 445 182-2

Karita Mattila est une nouvelle coqueluche des scènes lyriques européennes. Pour cause: son timbre est riche comme celui d'un contralto, sa rondeur est unique, sa puissance naturelle assez imposante. Dans les Quatre derniers lieder de Strauss, malheureusement, cela ne fonctionne pas.

Ce n'est pas de sa faute: elle est totalement à contre-emploi. Si les rôles de composition lui vont bien sur un plateau d'opéra, dans ce genre de répertoire, la nature même de la voix jure; on peine à tenter de vouloir oublier les Schwartzkopf, Janowitz ou Norman, tant la dichotomie est grande entre l'intention du compositeur et sa réalisation vocale.

Elle chante bien, très bien même, mais ce «cycle» n'est pas fait pour ce genre d'organe. C'est un peu comme si le théâtre nous proposait une Juliette bâtie comme une armoire à glace.

Dans les autres lieder, cela va un peu mieux car elle a choisi des morceaux plus dramatiques, justement. On entend une cantatrice qui rappelle le timbre d'Anne Sofie von Otter, le velours et la subtilité en moins. Ce qui est étonnant, c'est d'entendre l'orchestre se teinter des mêmes tons expansifs que la cantatrice lorsque Abbado adopte lui aussi l'optique théâtrale et extravertie.

Car il y a tout de même cela de bon: entendre une orchestration dénudée de sa crème fouettée et de son pathos lourd au profit de la lumière et d'une expansivité qui tient plus des avancées de Liszt que des euphonies de Wagner. L'impression est qu'alors, la voix est secondaire, prétexte pour le chef et l'orchestre pour prouver que Strauss bénéficie d'un éclairage autre que le traditionnel engluement ronflant. A recommander, donc, aux férus d'orchestrations et d'accompagnement.

MAGNARD - SYMPHONIES

Albéric Magnard: Symphonie n° 1 en do mineur, op. 4; Symphonie n° 3 en si bémol majeur, op. 11. Orchestre symphonique de Malmö. Dir.: Thomas Sanderling. Durée: 77 minutes 57. BIS BIS-CD-927

Fils du directeur du Figaro, donc financièrement indépendant, Albéric Magnard connut une fin tragique, assassiné en 1914 par des soldats allemands en maraude dans son jardin et qui brûlèrent sa maison — donc moult manuscrits —, pour ensuite tomber dans un oubli certain dû au changement de mode.

Oui, la mode est en cause pour la connaissance de ce répertoire d'un symphoniste qui, bien que se voulant Français, use d'un idiom musical proche du german francisque.

C'est dans la plus pure tradition de César Franck (et aussi de Saint-Saëns) en effet que s'axe son œuvre symphonique. On l'imagine: devant la montée des Debussy, Ravel, Dédot de Séverac, Stravinski, Satie et Poulenc (je ne parle que des compositeurs «sur la place de Paris» des années 1910), son orientation est, en fait, totalement dépassée.

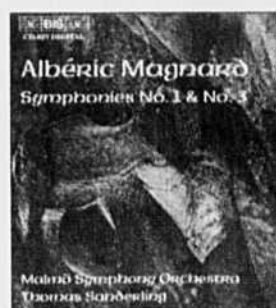
Les symphonies proposées ici datent des années 1890. Celles de L'Après-midi d'un faune. On y mesure donc toute l'originalité de Debussy. Et on est forcé d'admettre avec humilité le grand métier du Magnard comme symphoniste.

Si sa musique ne casse rien, elle reste néanmoins efficace tant dans ses excès postromantiques où on entend des intuitions mahleriennes que par son recours à l'archaïsme épique au goût wagnérien. L'écriture est gé-

néreuse en canons et fugatos, à la manière française pour démontrer sa science, l'orchestration opulente et le ton oscille entre le dramatique et le lyrisme de rédemption.

De la belle musique, oui, sans plus, ni moins. Sanderling aime cela, on l'entend. Quand tout sens est décodé à l'avance par

une partition facile de facture, son orchestre sonne bien. Les tutti sont bien amenés, la musique s'épanche sans mollesse ni sensiblerie. Cela en fait donc un disque intéressant mais qui ne réhabilitera pas ce genre de répertoire. Déjà dépassé à son époque, malgré ses charmes connus et reconnaissables, il fait aujourd'hui terriblement suranné.

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

Une coproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Caisses Desjardins

Quatuor
St. Lawrence

Lundi 18 octobre 1999, 20 h

Quatuor op. 13 de Mendelssohn
Quatuor N° 3 de Murray Schafer
Quatuor N° 3 de Schumann

«... a thunderous announcement of musical individuality. The performance had a dangerous, unchecked edge quite unlike anything I have heard before.»
The New York Times

«Une des plus grande performance que j'ai entendue depuis des années. L'ensemble possède une technique parfaite, une intonation impeccable et un ton riche mais merveilleusement transparent qui se prête à une variété infinie de nuances et de couleurs.»
The Miami Herald



Abonnements et billets individuels:

987-6919

Admission: 790-1245

chaîne culturelle
Radio-Canada

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, de Maisonneuve Est

Desjardins

LE DEVOIR
La Scena Musicale

UN RENDEZ-VOUS UNIQUE EN THÉÂTRE ET CHANSONS

«Merci pour l'intelligence et la beauté»
Monique Groux, SRC

Interprète par
Sylvie Legault
Martine Francke
Martin Ferron
au piano

MONIQUE
AVANT
LEYRAC

TEXTE EXTRAIT DU LIVRE «MON ENFANCE À ROSEMONT» (MONIQUE LEYRAC) CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE: GINA BAUSON SCÉNOGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE: DENIS BRASSARD ARRANGEMENTS MUSICAUX: MARTIN FERRON CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES: LOU ARTEAU CO-PRODUCTION: PRODUCTIONS ALLEZ MILORD / GST RENOUVEAU

LES 19, 20, 22, 23 OCTOBRE 1999

2490 NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL. BILLETTERIE: 514-931-2088

«Quelle soirée magnifique le spectacle est rythmé, touchant, drôle... J'ai hâte de retourner le voir.»
Manuel Tadros

«Cette soirée pleine de trouvailles, d'originalité, est un pur ravissement, un charme, un bonheur»
Louise Portal

«(...) un spectacle tout à fait réussi, capable de charmer tous les publics»
Jean-Christophe Laurence, La Presse

EN SPECTACLE
3 - 4 - 5 ET 6 NOV.
MONTREAL

4890, Boulevard Saint-Laurent
Montréal (Québec)
Téléphone: 514-645-4890
Réseau Admission: 514-790-1245

SALLE
DU THÉÂTRE
ESPACE GO

Disponible
en CD et cassette

**** La Presse
**** Journal de Montréal

TOURNEE ET BUTTERFLY
AUTOMNE 1999

LE SPECTACLE
ET BUTTERFLY...
UNE CRITIQUE UNANIME

23 OCT. Richmond
Centre d'Art
(819) 826-2488

«Un spectacle génial,
intelligent et brillant!»
- La première chaîne
de Radio-Canada

30 OCT. St-Jean-sur-Richelieu
Théâtre du Vieux St-Jean
(450) 358-3949

«Impossible de ne pas
réagir au spectacle de
Marie-Claire Séguin»
- Le Devoir

13 NOV. St-Hyacinthe
Auditorium IFA
(450) 778-3388

18 NOV. Hull
Salle Jean Després
(819) 595-7455

20 NOV. Beloeil
Centre culturel
(450) 464-4772

23 NOV. Sherbrooke
Salle Maurice O'Bready
(819) 820-1000

26 NOV. Chicoutimi
Auditorium Dufour
(418) 549-3910

MARIE-CLAIRE SÉGUIN

et Butterfly



EN NOMINATION ADISQ 1999 INTERPRÈTE FÉMININE DE L'ANNÉE

LE DEVOIR Temp'ie 1999 1999 1999 1999 1999 1999

Quand la bohème fréquente le high-tech

Parfois, on regarde deux courants chercher à se marier, et on se demande comme ça s'ils demeureront autonomes dans le lit du fleuve ou si leurs gouttes finiront bel et bien par se mêler à celles du voisin. Ésotérique, mon entrée en matière? Soit, je vous l'accorde. Au fait, de quoi s'agit-il? On y vient.

Hier encore, le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias (FCMM), qui roule cette semaine à Montréal, avait pour épine dorsale une petite salle de rien du tout, d'ailleurs fort mal insonorisée, qui s'appelait (et s'appelle toujours après déménagement en d'élégants locaux) Le Parallèle.

On y accédait par la porte d'un café, le Méliès, tapi entre des Pins et Prince-Arthur, sur Saint-Laurent. Avant les projections, chacun s'essayait un moment, histoire de placoter avec le voisin de cinéma, de choses et d'autres, sirotant un café vite fait bien fait. Peu importe, après tout, de quoi tout ce beau monde causait. Y flottait comme on dit une ambiance. Et les ambiances sont constituées d'éléments en alchimie mystérieuse: un peu de chaleur, deux doigts de tolérance et le va-et-vient entre des univers *a priori* disparates mais qui cohabitent sans problème par la grâce, justement, de cette alchimie-là. Le robineux du coin se pointait le nez, le cinéaste prenait une pause entre deux entrevues pour échanger avec la faune de la table d'à côté et les cinéphiles s'agglutinaient en grappes entre deux films. Les gens venaient y lire sans se faire bousculer par la pression de la consommation à tout prix, roulant deux heures sur un café pendant que les pages du livre se tournaient. Le Méliès roulait à l'année, festival ou non, et gardait en toute saison son côté à la bonne franquette, avec la rue qui se faufilait à l'intérieur parce qu'elle s'y sentait chez elle. Le macadam possédait ses entrées au Méliès et le Méliès en



Odile Tremblay

trait en mimétisme avec la Main, disparate comme elle, tous profils confondus, dans un flot multicolore et bavard, les petites vues en prime dans l'arrière-boutique.

Loin de moi l'intention de déblatérer contre les magnifiques locaux d'Ex-Centris, un coin de rue plus bas sur une Main plus gentrifiée. Place aux trois salles équipées pour envisager toutes les perspectives futuristes en matière de projections. C'est si beau, en plus, si propre, cet Ex-Centris-là, presque intimidant de grande classe, vrai temple dédié à l'image et au son. Pour un peu, on y enlèverait ses chaussures à l'entrée, comme des musulmans sur le pas de la mosquée. On a dit et répété tout le bien qu'on pensait de ce cadeau offert par Daniel Langlois à Montréal. C'est qu'ils ne courent pas les rues, les mécènes. Alors, on lui a tiré et on lui tirera encore notre chapeau, c'est promis.

N'empêche. Drôle de mélange... D'un côté s'agitent les programmeurs du FCMM, Claude Chamberlain, Luc Bourdon et Alain Mongeau, qui proviennent, chacun dans sa sphère, d'univers plus bohèmes, plus éclatés et plus hirsutes que celui du grand argentier. De l'autre apparaît Daniel Langlois, tout de noir vêtu, avec ses goûts high-tech, son amour des grands espaces pas trop ornés, envahis par

la lumière. Nulles couleurs folles, du beau, du fonctionnel, comme chez les enfants de l'école du Bauhaus. Les deux mondes jurent un peu, pour tout dire.

Il appartient à une culture parallèle au Parallèle, le patron de l'hyper-branchée Softimage. Cette entreprise de logiciels de pointe constamment menacée par l'espionnage industriel est protégée comme un coffre-fort. Dans ses anciens locaux, on accédait au grand patron après avoir montré patte blanche, traversé des frontières virtuelles, portes ouvertes sur ordre d'une télécommande, visiteurs carte au cou pour témoigner du caractère inoffensif de leur présence. «Non, je ne suis pas là dans le but de voler des secrets, je le jure», à l'étroit dans ses petits souliers, comme aux douanes. Ex-Centris a hérité, en moins accentué, de l'aspect blockhaus de Softimage, de ses cloisons prudentes, de ses ascenseurs qui n'obéissent qu'à une clé maniée par le personnel accrédité, du cocon plein de secrets à garder inviolés. Ce n'est même pas de la paranoïa mais de la gestion de menaces dans un secteur de hautes technologies où la concurrence a de grandes oreilles et des caméras cachées.

Peut-être que le vrai miracle Langlois, c'est qu'il se soit associé à des gens si différents de lui, par pur amour du cinéma. D'où, cette année, la jonction de bons films et de conditions optimales de projection, devant laquelle on s'incline.

Ce qui n'empêche pas ce mariage de receler aussi ses effets pervers. La guele d'atmosphère, si chère à Arletty, celle de la gouaille et du macadam, s'est guindée dans le sillage du Parallèle.

Le café-restaurant à l'intérieur du complexe semble à mille bornes du Méliès d'antan, même s'il en a conservé le nom. C'est chic, très beau, stylé et tout, avec en décor les

références visuelles à des films comme *Europa* de Lars von Trier, *Metropolis* de Fritz Lang, inscrites dans la grande horloge de la porte coulissante, dans les moulures métalliques et le superbe escalier. Le café qu'on vous sert coûte une fortune et le service est lent, comme il sied dans un resto plus chic que pop. Pas idéal pour les cinéphiles désargentés et pressés, cherchant à attraper un bout de sandwich entre deux films. Le midi, festival ou pas, surgissent les clients, les mêmes qui envahissent les restaurants haut de gamme des alentours, bien vêtus et le porte-monnaie garni. Il faut consommer pour pouvoir s'y asseoir avant le film. Adieu la flânerie.

Le lieu vit de son existence autonome, sans s'inscrire dans la dynamique d'un festival ni communier avec la clientèle des salles le reste de l'année. Les robineux du coin ne s'y posent plus comme des pigeons en quête de refuge et les lecteurs ne pensent guère désormais à y traîner un roman à effeuiller. Quant aux cinéphiles, ils regardent la place du coin de l'œil, pas trop sûrs qu'elle soit conçue pour eux, en fait vite persuadés du contraire. Et de s'envoler à leur tour vers des lieux plus engageants, moins propres, moins high-tech et moins chers. On se dit tout de même que le cinéma, surtout à l'heure des festivals, quand la convivialité est de la fête, appelle aussi ses lieux de rencontres, ses coups de cœur partagés dans une guele d'atmosphère autour d'un café, où l'on a pensé aux petits goussets et aux palabres sans fin. C'est la rencontre des fleuves, donc, dans cet Ex-Centris-là, relevant le pari de la qualité, côté films, côté salles, mais figé dans sa haute classe avec une ambiance en quête d'elle-même, qui lève la tête pour demander: «Et moi?»

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Sosa rend hommage à Chopin

Compositeur et chef d'orchestre, le pianiste de concert Raoul Sosa est l'un des nombreux créateurs qui enseignent au Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec à Montréal (CMM). Rencontre avec un interprète qui s'apprête à effectuer une nouvelle tournée en Corée et au Japon, où il dispensera des classes de maître et donnera quelques concerts. Sosa, depuis un premier voyage en Chine et au Japon en 1990, reconnaît que son écriture subit depuis une influence de l'Orient.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Raoul Sosa crée dimanche au CMM, où il enseigne depuis 1967, *In Memoriam*, 17 octobre 1849, pour violoncelle et piano, en l'honneur de Frédéric Chopin, mort à Paris un 17 octobre, il y a 150 ans. L'ancien premier violoncelle à l'OSM, Guy Fouquet, créera l'œuvre avec le compositeur lors d'une classe de maître (de 14h à 18h) où le public est admis. Un dimanche, «il devient plus facile aux étudiants et au public de se déplacer pour l'occasion», se réjouit le compositeur.

«Je ne veux pas que ce soit juste un cours, mais plutôt une sorte de concert commenté en hommage à Chopin, qui a toujours fait partie de ma vie professionnelle très intensément. Comme tous les grands compositeurs, il est vraiment universel, intemporel si l'on peut dire.» La pièce qu'il crée, de courte durée (cinq minutes environ), il l'a voulue «très sereine, comme une méditation».

Raoul Sosa a déjà écrit: «Rien n'est plus facile que de faire compliqué au mépris des interprètes et des auditeurs.» Il se dit rompu, de par son métier, aux œuvres difficiles, mais n'a jamais été attiré par la musique sérieuse. Son panorama musical embrasse toutes les époques: «Je suis familier d'une écriture compliquée, mais je ne fais pas exprès», dira-t-il en entrevue. «Presque toutes mes œuvres sont d'une grande difficulté d'exécution, mais j'ai toujours détesté écrire de la musique «injouable» pour satisfaire une quelconque soif de plaisir morbide», estime-t-il dans la note autobiographique qu'il a fournie au Répertoire des compositeurs du Québec, édité par le Centre de musique canadienne, section québécoise. On peut vérifier l'à-propos de cette note

en écoutant, par exemple, ses *Variations sur Engelkonzert* (Concert des anges) de Paul Hindemith (inspiré par un retable de Mathias Grunewald) ou encore son *Concerto pour piano et orchestre à cordes* qu'il a créé en 1992 avec l'ensemble I Musici.

Un atout plus qu'un handicap

L'interprète, dont Analekta a déjà fait paraître une *Anthologie pour la main gauche* — deux CD comprenant *Dix études* de Chopin dans des transcriptions de Leopold Godowski et des pièces de Bach, Saint-Saëns, Ravel (une transcription de *La Valse*), Scriabine, une *Sonatine* de Dinu Lipati et quelques autres —, a pu transformer en atout ce qui pour tout autre se serait révélé un handicap. Pas étonnant qu'il évoque, parlant de divers compositeurs, l'*anatomie de la main*, dont il peut déceler les particularités à mesure qu'il en approfondit le répertoire. Son interprétation, sur ce disque, de la *Chaconne* en ré mineur de Bach évoque pour moi ce brio, cette fougue, cette dextérité que l'on apprécie chez un Segovia qui en a fait une transcription pour guitare.

Depuis deux décennies en effet, Sosa devait se résigner à ne plus jouer que de cette main gauche à laquelle un critique japonais accorda un jour son pesant d'or («golden hand»). «Devait» car, cet été, souligne-t-il, lors d'un concert public à la salle Amati de Saint-Adolphe-d'Howard, dans les Laurentides, on a pu l'entendre jouer des deux mains une œuvre de Liszt «qui n'est pas des plus faciles»!

Tant mieux, donc, s'il récupère pleinement l'usage de cette main droite qui, «pour le moment, va beaucoup mieux». Mais Raoul Sosa s'empresse d'ajouter: «Je ne veux pas me

mettre trop de pression... je n'en parle pas beaucoup.» Il veut donc être prudent, conscient du fait que «c'a été un événement pour les gens qui étaient présents».

La carrière de ce pianiste-compositeur comporte de grands moments. Il a débuté à 20 ans au Colón — prestigieux théâtre de Buenos Aires, sa ville natale — et participé à de nombreux concours internationaux après avoir été formé par des pianistes comme Stanislas Neuhaus, Rafael González, Lita Spena et Magda Tagliafero (à Paris et à Strasbourg) en tant que boursier du gouvernement français. Sosa a également fait des stages avec le chef d'orchestre roumain Sergiu Celibidache. Lauréat du concours Jean-Hubert Biernans en 1964, deuxième prix au concours Olivier-Messiaen à Royan, Raoul Sosa fut finaliste au Concours international de Montréal, etc., étant de plus appelé fréquemment à siéger aux jurys de plusieurs concours réputés.

À travers les œuvres contemporaines qu'il adopte, Sosa est sensible à la poésie, comme pour la pièce *Lac*, d'Antoine Tisné, s'inspirant d'un poème de David Niemann. Ou que ce soit dans le monde, en voyage ou en tournée, les splendeurs de la nature le fascinent, particulièrement «là où l'on voit beaucoup de montagnes, la mer...», ce qui explique son choix d'*Océanides*, de Thérèse Breton, pour illustrer une facette de l'anthologie pour la main gauche.

L'interprète Raoul Sosa assume sans répit son rôle de pédagogue. Il se montre extrêmement fier d'avoir enseigné à Louise Bessette, devenue sa collègue au CMM. D'un(e) jeune en formation, il apprécie la facilité de capter rapidement le côté interprétatif. La capacité naturelle, il la découvre rapidement: «On dit quelquefois: ce jeune a une main pour le piano ou pour le violon», mais facilité ne saurait être pour lui synonyme de succès car quiconque veut percer et se maintenir doit s'astreindre à un travail assidu. Que l'on enseigne dans un conservatoire ou dans une faculté de musique, il faut, dira Sosa, agir dans un esprit de complémentarité, répondre aux besoins de l'élève et ne pas considérer les programmes proposés com-



ANDRÉ FORGET LE DEVOIR

Raoul Sosa se dit rompu, de par son métier, aux œuvres difficiles, mais n'a jamais été attiré par la musique sérieuse. Son panorama musical embrasse toutes les époques.

me des carcans, la personnalité du pédagogue pouvant infléchir le contenu des cours.

Des honneurs qu'il a récoltés au fil des ans — en 1978, l'une de ses prestations à la radio de la SRC est signalée comme la «meilleure [...] d'un so-

liste canadien» —, il retient qu'ils ne changent essentiellement rien, sinon qu'ils viennent «accroître les responsabilités» d'un artiste face à son public: «On doit justifier constamment ces honneurs, un peu comme sont appelées à le faire les vedettes du sport.» Du pu-

blic québécois, il perçoit qu'il a acquis sa maturité: «Un public de connaisseurs, les gens écoutent énormément de disques, ils sont au courant de tout, maintenant», ce qui augmente les attentes face à tout créateur ou interprète.

Le
DOMAINE
Forget
St-Irénée, Charlevoix

Déjeuner bénéfique annuel

Dimanche, 17 octobre 11h00

à la toute nouvelle
Salle de bal
du Manoir Richelieu

Réservation : (418) 452-8111



Sous la présidence
d'honneur de

Monsieur Claude Blanchet

Président du conseil, président et
chef de la direction de la Société
Générale de Financement du Québec

Luc Boisclair
Louis Veillette
Constanza Camelo
Aude Moreau
Leah R Vineberg
Stephen O'Connell

Sylvette Babin
Victoria Stanton
Juan Ybarra

16 et 17 octobre 1999

FestivalArtActionActuel

Tangente 840 Cherrier Montréal 514 525-1500



PRO
MUSICA

51^e saison



François-René Duchâble, piano

Série «Émeraude»

Lundi, 25 octobre 1999

Salle Maisonneuve, Place des arts

François-René Duchâble, piano

«... le plus complet, le plus attachant de nos pianistes français» (Le Figaro)

Programme tout Chopin

Les *Ballades*, op. 23, 38, 47 et 52;

Les *Nocturnes*, nos 1 et 2 de l'op. 27;

La *Sonate* n° 2, op. 35 et la *Sonate* n° 3, op. 58

BILLET: 25 \$, 20 \$ et 12 \$ (étudiants)

en vente à la Place des Arts: 842-2112

(taxes incluses, redevance en sus)

Abonnements à la saison encore disponibles:

PRO MUSICA, 514-845-0532

Collaborations

Service culturel de l'Ambassade
de France au Canada

Consulat de France au Québec

CONSEIL
DES ARTS
ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

Delta
Montréal

Théâtre Maisonneuve Place des Arts, 1000 Avenue de la Commission, 1000 Avenue de la Commission, 1000 Avenue de la Commission

Appel de candidatures

Le Conseil des arts et des lettres du Québec invite les artistes professionnels des arts visuels et des métiers d'art à poser leur candidature au volet national du Concours des jeux de la francophonie.

Ce concours vise à sélectionner quatre artistes qui devront réaliser soit un concept visuel soit une sculpture-emblème pour les prochains Jeux de la Francophonie, à Dakar, en 2000-2001. Au terme du processus de sélection nationale, deux des quatre œuvres produites seront expédiées à Dakar pour le choix final qui sera fait par un jury relevant du Concours des jeux de la francophonie.

Le Conseil décernera quatre bourses de 3 000 \$ aux candidats retenus pour la réalisation des œuvres qui devront être produites conformément aux règlements établis par le Concours des jeux de la francophonie. Ces règlements sont disponibles aux bureaux du Conseil des arts et des lettres du Québec ou sur son site Web.

Les œuvres des artistes sélectionnés devront être terminées pour le 10 décembre 1999.

Critères d'admissibilité

Être citoyen canadien et résider au Québec. Être un artiste professionnel comptant au moins deux ans de pratique et dont les œuvres ont été diffusées dans un contexte professionnel au Québec.

Les artistes intéressés doivent faire parvenir un curriculum vitae et une documentation visuelle (20 diapositives 35 mm) au plus tard le 29 octobre 1999 au Conseil des arts et des lettres du Québec, à l'attention de M^{me} Patricia Nadeau.